



Disponible en ligne sur

**ScienceDirect**  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

**EM|consulte**  
www.em-consulte.com



Débat

## Quelques propositions relatives à l'intersection entre psychanalyse et recherche qualitative : un enrichissement réciproque ?

*Some proposals relating to the link between qualitative research and psychoanalysis: Reciprocal enrichment?*

S. Gilbert \*

Université du Québec, J4H 1V6 Montréal, Québec, Canada



### INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Reçu le 5 octobre 2019

Accepté le 14 janvier 2020

Disponible sur Internet le 13 février 2020

Mots clés :

Recherche qualitative

Psychanalyse

Interdisciplinarité

Études de cas cliniques

### RÉSUMÉ

**Contexte.** – Par cet article, il s'agit d'amorcer un débat sur l'articulation entre la recherche qualitative et la psychanalyse. En effet, il semble que ces deux disciplines aient évolué de façon indépendante, même si l'on peut aisément discerner des éléments communs, en particulier lorsque l'on déploie le large concept de subjectivité.

**Objectif.** – L'objectif de cet article réflexif est de délimiter les apports mutuels entre ces deux disciplines, à partir du postulat d'une certaine familiarité épistémologique.

**Méthode.** – La méthode adoptée est l'enchaînement de sept propositions, qui soutiennent un dialogue entre la posture du clinicien auteur d'études de cas, et celle du chercheur qualitatif.

**Résultats.** – Au terme de cette réflexion, il apparaît que les études de cas cliniques peuvent grandement bénéficier de certains apports du cadre méthodologique qualitatif – ici considéré sous l'angle de la « démarche ». Plus précisément, certains concepts phénoménologiques sont interpellés à cet effet. De plus, la psychanalyse apparaît riche d'enseignements afin de soutenir la posture singulière du chercheur qualitatif, en particulier lorsque des recherches d'orientation psychanalytique sont envisagées.

**Conclusions.** – La principale conclusion de cette réflexion est la nécessaire ouverture de la psychanalyse à d'autres disciplines, notamment en termes de références méthodologiques et d'interdisciplinarité. Cet article se conclut sur l'importance de « dialogues » fertiles afin que la recherche psychanalytique demeure heuristique, notamment au sein de débats sociaux.

© 2020 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

### ABSTRACT

**Context.** – This paper aims to initiate a debate on the link between qualitative research and psychoanalysis. Indeed, it seems that these two disciplines have evolved independently, although we can easily discern common elements, especially when we deploy the broad concept of subjectivity.

**Objectives.** – The goal of this reflective article is to delimit the mutual contributions between these two disciplines, starting from the assumption of a particular epistemological similarity.

**Method.** – This article explores a series of seven proposals that support a dialogue between the posture of the clinician-author of case studies, and that of the qualitative researcher.

**Results.** – At the end of this reflective construction, it appears that clinical case studies can greatly benefit from the qualitative methodological framework – considered here from the specific point of view of the “approach.” More precisely, some phenomenological concepts are conveyed for this purpose. Moreover, psychoanalysis appears to be rich in teachings that can support the specific posture of the qualitative researcher, especially when psychoanalytically oriented research is intended.

Keywords:

Qualitative research

Psychoanalysis

Interdisciplinarity

Clinical case studies

\* Correspondance. Département de psychologie, Université du Québec à Montréal, CP 8888, Succ. Centre-Ville, Montréal, Québec, H3C 3P8, Canada.

Adresse e-mail : gilbert.sophie@uqam.ca.

*Conclusions.* – The main conclusion of this paper is the necessity for psychoanalysis to welcome input from other disciplines, particularly in terms of methodological references and interdisciplinarity. This article also concludes with the importance of fertile “dialogues” so that psychoanalytic research remains heuristic, especially regarding social issues.

© 2020 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Je me suis souvent demandée pourquoi la psychanalyse<sup>1</sup> et la recherche qualitative étaient si rarement mises en relation, que ce soit dans les écrits, dans les enseignements, ou même, dans la pratique de l'une et de l'autre. Si certains départements universitaires – en particulier en psychologie – peuvent se montrer réticents à tout ce qui n'est pas « science pure », reste que l'« or pur » de la psychanalyse (opposé à la suggestion par Freud, en 1925), n'est sans doute pas tout à fait innocent. Il est vrai que la psychanalyse s'est davantage développée en tant que discipline extérieure aux départements de psychologie, et que ses incursions dans ces départements n'ont pas été sans conflits et questionnements (Laplanche, 2004). Cela pourrait avoir en quelque sorte dilué la question de ses liens avec certains paradigmes scientifiques. Le présent article vise à réhabiliter ce lien entre psychanalyse et recherche qualitative, en prenant l'exemple des études de cas cliniques<sup>2</sup>. Je n'ai pas la prétention que mes propositions soient universelles, mais j'ai tout de même l'espoir qu'elles aient une valeur heuristique, et même pragmatique.

Dans un dialogue entre psychanalyse et recherche qualitative, le lecteur découvrira divers fondements qui m'apparaissent essentiels à la rédaction d'études de cas rigoureuses mais surtout, fertiles pour le développement de la psychanalyse et la consolidation d'une méthode de recherche qualitative psychanalytique. Plus précisément, il s'agira ici de formaliser quelques éléments nécessaires afin d'assurer la rigueur d'études de cas psychanalytiques, qu'elles soient menées par des chercheurs ou par des cliniciens. À tour de rôle seront abordés – sous forme de sept propositions – comment un psychanalyste pourrait bien être un chercheur qui s'ignore, comment certains acquis de la recherche qualitative peuvent inspirer la démarche d'étude de cas, et inversement, comment l'expérience psychanalytique permet de consolider la posture du chercheur. Nous concluons par une proposition d'extension de la psychanalyse dans des contrées hors cadre de la consultation.

## 1. Freud et la naissance... de la recherche qualitative ?

*Première proposition. Deux disciplines distinctes, ou une convergence passée sous silence ? La psychanalyse serait-elle issue d'un rigoureux processus de recherche qualitative ?*

<sup>1</sup> Je parlerai ici de « la » psychanalyse pour faire plus court, mais sachant qu'il serait plus juste d'envisager « les » psychanalyses, au sens où cette discipline ne saurait être univoque. Il en est bien sûr de même pour « la » recherche qualitative. Du reste, en ce qui concerne « la » psychanalyse dont il est question ici, mentionnons simplement qu'elle se réfère à la centralité de l'inconscient des sujets (cliniciens et patients) notamment tel qu'il se dévoile dans la dynamique transférentielle, une écoute de l'au-delà du discours manifeste et la libre association des patients en résonance avec l'attention flottante des cliniciens.

<sup>2</sup> Afin de simplifier le propos et de m'adapter au thème de ce débat, je dois ici polariser les appellations. Je référerai au chercheur et à la recherche pour aborder la recherche universitaire ou institutionnelle, les contrastant de ce fait avec les cliniciens (même si par définition, l'on pourrait dire que les auteurs d'études de cas cliniques sont des chercheurs). De même, les études de cas seront d'emblée présentées comme relevant du travail des cliniciens, même si, comme nous le verrons à la fin de l'article, la même appellation désigne nombre de travaux de recherche institutionnels. La véritable distinction tient ici à la recherche empirique, d'une part, et la recherche à partir de l'expérience clinique, d'autre part.

La recherche qualitative telle qu'on la connaît aujourd'hui a des racines dans trois disciplines distinctes : la philosophie (phénoménologie, herméneutique), la sociologie, et l'anthropologie/ethnographie (Anadón, 2006). Chacune aura laissé un héritage important aux formalisations actuelles de diverses méthodes qualitatives : notamment, la prise en compte de la subjectivité ; la proposition d'une méthode d'analyse « enracinée » dans les données (plutôt que dans la théorie) et d'un sens émergeant de l'interaction sociale (interactionnisme symbolique) ; la possibilité pour le chercheur d'être partie intégrante des données recueillies.

Bien que la psychanalyse ne soit pas ici considérée d'emblée, ma proposition est à l'effet que la posture inhérente à cette discipline est tout à fait cohérente, compatible avec ces fondements des méthodes qualitatives, et peut même en constituer un enrichissement<sup>3</sup>. Du reste, dans la « bible » américaine de la recherche qualitative (Denzin & Lincoln, 2005), aucune place n'est laissée à la psychanalyse. Toutefois, il est de bon augure que la plus modeste, quoique consistante contribution de l'*American Psychological Association* à la recherche qualitative (Camic, Rhodes & Yardley, 2003) ait consacré son dernier chapitre à l'entretien selon une perspective psychanalytique.

Néanmoins, il est toujours étonnant d'observer à quel point les concepts psychanalytiques ont été intégrés par d'autres approches en psychologie, comme d'ailleurs dans la conception populaire de la psyché, et ce, bien souvent sans référence directe à leurs entendements initiaux. C'est le cas du transfert et du contre-transfert, ou alors de l'Œdipe, du Narcissisme. Plus subtilement, c'est le cas aussi de la troisième vague de la populaire thérapie cognitivo-comportementale qui emprunte allégrement la conception du symptôme comme étant quelque chose de signifiant (la « fonction » du symptôme) (Ngô, 2013), alors que la « relation d'objet » semble redécouverte en thérapie gestaltiste (Delisle, 2002). Finalement, les « clusters » du DSM réunissent des troubles de la personnalité très proches de la nosographie psychanalytique<sup>4</sup> : entre autres, le narcissisme et l'hystérie demeurent bien présents. Est-ce que la recherche qualitative aurait de tels fondements psychanalytiques passés sous silence ?

L'intérêt de reconsidérer la naissance de la recherche qualitative en parallèle au parcours freudien est de lui ouvrir une voie divergente par rapport à celle dictée par la recherche dite scientifique. En effet, les premiers balbutiements de la recherche qualitative auront été, au moins dans les milieux universitaires où elle s'est formalisée, fortement teintés d'un désir – qu'il soit ou non assumé – de grande objectivité : on le constate aisément de par la persistance initiale des critères de scientificité traditionnels que l'on connaît : validité interne, validité externe, reproductibilité. C'était l'époque où la scientificité de la démarche de recherche adoptait de façon quasi-unanime des critères stricts, grandement destinés à évacuer l'influence du chercheur sur la recherche – la subjectivité étant considérée comme la première distorsion d'un éventuel protocole de recherche.

<sup>3</sup> À noter qu'un détour par la lecture de Devereux (1980) s'impose pour qui ne saurait en être convaincu.

<sup>4</sup> Rappelons que la psychanalyse avait fortement influencé les premières versions du DSM – le *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*.

En ce qui concerne la démarche de Freud, elle a bien sûr été teintée par sa formation médicale. Mais la force de celle-ci aura été de procéder à deux niveaux de théorisation : l'un qui aurait dû (l'avenir l'aura démenti) pouvoir être démontré par les découvertes de la médecine alors en ébullition ; l'autre porté par une démarche éminemment intuitive, subjective (au sens du sujet-chercheur impliqué dans sa démarche plutôt qu'en extériorité) et associative, mais surtout ancrée dans l'expérience de la rencontre (incluant une qualité d'écoute particulière) des patients. C'est ici que l'on peut considérer la démarche freudienne comme avant-gardiste en ce qui concerne la posture (de sujet à part entière, inhérent au processus de recherche) du chercheur qualitatif, posture qui éventuellement sera suffisamment assumée pour être mise de l'avant dans une majorité de recherches qualitatives.

En fait, la démarche freudienne est exemplaire d'un processus de recherche qualitative rigoureux, et plus spécifiquement, de la mise en forme d'études de cas heuristiques.

Les données qualitatives ont été récoltées, puis analysées, pour en arriver à une théorie « enracinée » dans les données en question. Il suffit de lire Freud pour admirer le chercheur derrière le premier psychanalyste : « au cas où j'aurais raison (...) », « on pourrait ainsi penser que (...) », « peut-être eut-on pu (...) », etc. (Freud, 1905, 1909).

Plus que de simples formulations, ces courts extraits sont représentatifs du regard critique associé à son travail en évolution. En effet, les contre-propositions, les « et si... ? » et plus globalement la recherche d'explications alternatives constituent des dimensions essentielles de la rigueur en recherche qualitative (Miles & Huberman, 2005) fondée sur la réflexivité du chercheur.

Par ailleurs, un autre élément fondamental de la rigueur en recherche qualitative demeure le regard tiers posé sur les différentes étapes du processus d'analyse (Morrow, 2005). Il s'agit ici « d'encadrer » la subjectivité inhérente à toute recherche qualitative ; nous y reviendrons. Pour l'heure, mentionnons que le large héritage épistolaire de Freud témoigne de ce souci de ne pas réfléchir seul et de s'enfermer dans une théorisation purement subjective, singulière et de ce fait, difficilement généralisable. Il est à noter que chez Freud, non seulement les « données brutes » (le cas rapporté), mais également les interprétations et la théorisation qui s'ensuivent seront ainsi confrontées au regard tiers du lecteur ou du correspondant.

Très proche de cette incontournable référence au regard extérieur se retrouve l'idée d'une temporalité dans la constitution du savoir. C'est là une autre caractéristique de la recherche qualitative, autant que des études de cas rédigées par des cliniciens d'orientation psychanalytique. De fait, la valeur d'une étude de cas et de ses retombées sur le corpus théorique (psychanalytique) ne pourra qu'être validée ou infirmée dans l'après-coup de la découverte, par d'autres chercheurs ou d'autres cliniciens qui revisitent le savoir ainsi proposé. Il s'agit aussi d'une composante indéfectible d'une majorité de recherches qualitatives, notamment en raison de la restriction au plan des échantillons, échantillons non probabilistes et bien souvent de convenance. Bien que l'itérativité du processus de recherche qualitatif soit constamment mise de l'avant, il s'agirait ici d'une extension de cette notion, au-delà de l'expérience d'un seul chercheur, d'une seule recherche. En effet, l'itérativité concerne ici différentes recherches, ou alors, une alternance entre recherche et expérience clinique.

L'on pourrait également voir dans ce regard extérieur posé dans un second temps sur le savoir, la quête d'un équilibre fondamental, tant en clinique psychanalytique que dans la recherche qualitative, schématisée ainsi (Fig. 1).

C'est dire que dans toute recherche qualitative, de même que dans toute étude de cas clinique, la subjectivité du chercheur ou du clinicien devrait être contre-balancée par le regard tiers. Les cliniciens ont développé différentes formalisations de ce regard

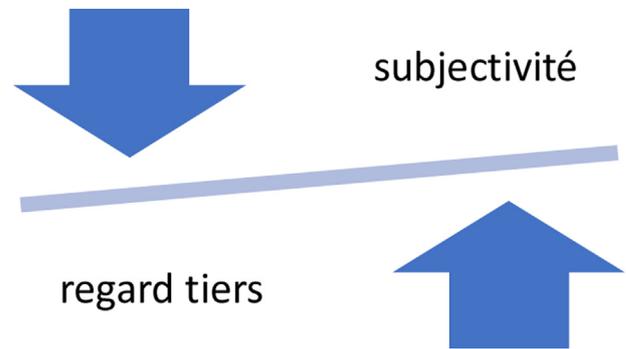


Fig. 1. Équilibre entre l'expression de la subjectivité du chercheur et le cadre d'un regard tiers.

tiers, qui dans les faits, permet justement d'exploiter au maximum la subjectivité (voir par ex. Roussillon, 2007, p. 118, 124). Cette liberté (de penser, d'associer, de fantasmer même) serait permise justement en raison du cadre-tiers qui la contient<sup>5</sup>. *Je peux me permettre d'utiliser mes associations, mes observations, mes rêveries, etc., dans la mesure où j'aurai éventuellement la possibilité de me mettre en position d'observé à mon tour : par un superviseur, par des pairs-cliniciens (intervention, séminaires, etc.), ou par d'autres chercheurs (équipe de recherche, congrès, etc.).*

En outre, en succédant à la suggestion, la qualité de l'écoute freudienne – qui a donné naissance à la « talking cure » – s'apparente à la spécificité de la posture du chercheur qualitatif : le savoir est détenu (même à son insu) par l'autre, le patient. Effectivement, les chercheurs qualitatifs, tels les cliniciens d'orientation psychanalytique, auront tôt fait de redonner la voix aux participants issus de la population d'intérêt. La richesse des travaux fondateurs (pour la recherche qualitative) de l'École de Chicago témoigne de ce désir d'accorder une place de choix dans la compréhension des problématiques sociales aux premiers concernés, fussent-ils démunis (Anadón, 2006). Ici se discerne la position spécifique, en recherche qualitative comme en clinique psychanalytique, du lieu du savoir.

À la lumière de ce qui précède, l'on pourrait considérer que le résultat du travail freudien, de par sa grande rigueur, a non seulement créé la théorie et la pratique psychanalytiques, mais également une rigoureuse méthode de recherche qualitative exemplifiée par des études de cas. Les invariants de la rigueur freudienne, retrouvés dans les études de cas, seraient :

- la réflexivité à l'œuvre ;
- le tiers, intérieur ou extérieur au processus ;
- l'implication du chercheur et de sa subjectivité – et sa valeur heuristique ;
- la place octroyée à l'autre, dépositaire d'un savoir (*qui ne se sait pas*, ou en d'autres termes, un savoir que le sujet ne sait pas qu'il détient).

Du reste, l'on ne peut passer sous silence les critiques auxquelles la psychanalyse a fait face, au fil des décennies. Dans le cadre de la présente réflexion, je ne reprendrai que les critiques adressées à Freud-chercheur, afin justement de clarifier la posture attendue d'un chercheur ou d'un clinicien-chercheur qui œuvre à rédiger des études de cas. Voici donc quelques-unes de ces critiques : déformation de ses cas, démentis par ses patients, sa propre histoire dont il a maintenu des aspects cachés (à commencer par la consommation de cocaïne) – voir entre autres

<sup>5</sup> Le lien avec la notion de contenance est ici apparent : contenir, c'est recevoir puis retourner vers l'autre quelque chose de transformé.

l'ouvrage de Michel Onfray (2010). Mais est-ce suffisant pour remettre en cause la valeur de la découverte ? Sans entrer dans le détail des cas fondateurs de l'œuvre de Freud, ces critiques nous amènent à considérer d'autres critères de rigueur en recherche qualitative, et en particulier la place du sujet-chercheur ou clinicien dans la rédaction d'études de cas.

## 2. La subjectivité du chercheur : une alliance entre la psychanalyse et la phénoménologie ?

*Deuxième proposition. Les chercheurs et les cliniciens d'orientation psychanalytique s'entendent sur l'importance accordée à la subjectivité et à la dynamique transférentielle dans leur travail. Il demeure néanmoins hasardeux de transmettre la teneur de ce travail.*

D'abord, quel cas ne serait pas « déformé » – ou alors « construit » – par le regard du chercheur ? Je ne reprendrai pas ici le débat sur la place de la subjectivité en recherche, et plus particulièrement en recherche qualitative. Du reste, si cette caractéristique est généralement acceptée d'emblée, peu de chercheurs s'attardent à définir de quoi il s'agit exactement, et comment elle opère dans leur travail d'analyse. Le désarroi des étudiants – d'abord formés à la recherche dite scientifique, c'est-à-dire au paradigme positiviste – confrontés à la possibilité de mener à terme une recherche doctorale qualitative est un signe de ce manque de précision. De façon générale, d'importantes assises phénoménologiques (voir par ex., Paillé & Mucchielli, 2016) et psychanalytiques (voir par ex., Brunet, 2009 ; Drapeau & Letendre, 2001 ; Gilbert, 2007, 2009), peuvent être ici considérées, quoique la référence psychanalytique demeure, à mon avis, insuffisamment exploitée en recherche.

En lien avec la démarche freudienne et les critiques de ses détracteurs (ci-dessus), prenons le cas – extrême puisque la rencontre implique non pas un sujet humain mais un objet artistique – de recherches herméneutiques à partir d'une œuvre d'art (voir par ex., Dame & Thiboutot, 2016) ou plus largement de recherches théoriques. Ces recherches s'apparentent à la démarche théorique freudienne à partir de mythes, d'œuvres littéraires et autres. Il s'agirait ici de faire « parler » une œuvre, au-delà de l'histoire, de la réalité de son auteur. Ce faisant, notre questionnement se pose d'emblée sur le sujet-chercheur (ou en d'autres termes, polarise la question de la subjectivité), puisque celui-ci est confronté à un « objet » de recherche que l'on pourrait dire désobjectivé. Est-ce à dire que sans validation de cette recherche auprès de l'auteur de l'œuvre, l'on baigne dans le plus pur des subjectivismes ? Non, bien sûr, si l'on adopte ici une posture – phénoménologique – où le chercheur tire son savoir de son expérience de la rencontre du phénomène (ici incarné dans l'œuvre) en question. Plus largement, le savoir en recherche phénoménologique serait issu du « chemin » parcouru par la démarche subjective (Meyor, 2007, p. 112), et non du phénomène isolé du sujet qui le rencontre, avec lequel il entre en dialogue (nous reviendrons plus loin sur cette notion). Le mérite de certains phénoménologues aura été justement de témoigner de cette rencontre et du caractère potentiellement heuristique de celle-ci, à partir de processus psychiques (néanmoins) conscients inhérents à la subjectivité, tels l'affectivité, l'imagination, la pensée, la perception (Meyor, 2007). Il nous apparaît que ces constituants de la subjectivité, fortement dévalués par la recherche dite scientifique, sont insuffisamment considérés comme pertinents dans la recherche qualitative empirique (avec la rencontre de sujets humains), de même que dans une majorité d'études de cas cliniques psychanalytiques.

Dans les recherches psychanalytiques, qu'elles soient empiriques ou issues de cas cliniques, l'on affirmera volontiers « tenir compte » du transfert et du contre-transfert, soit du caractère

inconscient de la subjectivité du chercheur ou du clinicien, et plus précisément, de la rencontre intersubjective. Mais – s'agit-il de résistances ? – il est rare que l'on explicite de façon plus concrète comment cette dynamique est intégrée dans les données (ou le récit du cas), voire dans les interprétations du chercheur, fût-il clinicien.

Pourtant, c'est justement la force de la psychanalyse d'avoir conceptualisé – grandement après Freud, mais non sans lien avec son expérience et la théorie qui en est issue – le contre-transfert pour en témoigner. Cette supposée déformation prenant origine du sujet-chercheur sera désormais envisagée sous l'angle d'une source d'information essentielle pour le clinicien : la « co-construction » issue de la rencontre entre clinicien et patient. C'est dire que si la référence à l'histoire<sup>6</sup> du chercheur/clinicien permet certainement d'explorer certains aspects du contre-transfert, c'est davantage dans la rencontre entre cette histoire (non seulement événementielle, mais subjective et en partie inconsciente) – partie intégrante du sujet – et celle du patient ou du participant que pourra se constituer un savoir neuf.

En d'autres termes, le savoir issu de la rencontre entre deux sujets ne saurait être révélé autrement que par, justement, cette rencontre.

Il me semble y avoir néanmoins un certain hiatus dans les études de cas. En effet, il n'est pas rare de lire de telles études où la subjectivité du clinicien, plus précisément la donne contre-transférentielle, est passée sous silence. Ici, je fais référence à la fois à certaines recherches qualitatives universitaires d'approche psychanalytique, qu'à des études de cas rédigées à partir de leur pratique, par des cliniciens. Ce faisant, ce qui est reproché par moult psychanalystes aux pratiques cliniques psychiatriques, soit l'usage d'un DSM qui réifie le sujet, risque de se reproduire. Le clinicien-chercheur qui rend compte d'un cas, même dans une perspective psychanalytique, n'est pas à l'abri de l'objectivation de son patient/participant, de la désobjectivation de celui-ci. Mais plus encore, cette posture le ramène à la position d'un chercheur-clinicien neutre, extérieur au savoir (pré)constitué. En d'autres termes, le cas à l'étude devient objet, dans le regard « objectif » du clinicien-chercheur, plutôt qu'un cas fondamentalement construit de par la rencontre entre deux sujets. Deux questions se posent dès lors : s'agit-il d'une faille dans la façon de déployer le cas clinique à l'écrit, ou alors d'une posture de certains psychanalystes ou chercheurs qui feraient fi de la donne contre-transférentielle dans (une partie de ) leur travail ?

L'on pourrait arguer que la pudeur exige des cliniciens et des chercheurs de ne pas trop en dire, en écrire sur eux, à une époque où tout ce qui est écrit laisse une trace indélébile, et surtout accessible à l'échelle planétaire. L'absence de ce témoignage ne serait donc pas nécessairement un signe de l'omission de l'utilisation du contre-transfert dans la construction du cas.

Du reste, c'est ici que nous pouvons entrevoir une autre proposition, à l'effet que les acquis de la recherche qualitative peuvent éclairer la présentation de cas par les cliniciens.

## 3. Écrire n'est jamais neutre. . .

*Troisième proposition. Les avancées actuelles de la recherche qualitative peuvent inspirer des stratégies de rigueur, dans la rédaction d'études de cas psychanalytiques.*

Le milieu de la recherche, en particulier le milieu universitaire, pousse les chercheurs à formaliser leur approche. Cette assertion est d'autant plus vraie lorsqu'il s'agit de recherche qualitative. En effet, considérant d'une part, la relative nouveauté de ce champ de la recherche – en particulier pour certaines disciplines telles la

<sup>6</sup> Je fais ici un clin d'œil à l'une des critiques adressées à Freud : dévaloriser la théorie en s'attaquant à l'histoire de son auteur.

psychologie – et d'autre part, le quasi-inévitable « bricolage »<sup>7</sup> méthodologique (Denzin & Lincoln, 2005), il est nécessaire que les chercheurs en ce domaine prennent le temps de bien expliciter non seulement le processus de recherche comme tel, mais le contexte dans lequel s'inscrit celui-ci. C'est là un autre critère de rigueur hautement valorisé en recherche qualitative : la transparence (Morrow, 2005).

L'évolution de la présentation des recherches qualitatives, fortement influencée (et parfois ébranlée) par le regard de pairs issus d'autres allégeances méthodologiques (en particulier, les chercheurs positivistes), aura forcé sans doute l'explicitation de la posture du chercheur. Ceci est particulièrement le cas des recherches qualitatives psychanalytiques produites en milieu universitaire. Toutefois, la psychanalyse est loin de constituer un cas isolé ; cette emphase sur le dévoilement détaillé du devis de recherche, des choix inhérents à celui-ci, etc., se situe en concordance avec un certain éclatement des modalités de la recherche qualitative, parfois au plus proche d'une démarche herméneutique, ou alors d'une posture activiste (Anadón, 2006). Plus l'on se permet d'exploiter la créativité et l'originalité en recherche, plus l'on se doit d'explicitation une démarche qui peut s'avérer a priori unique ou alors marginale. Classiquement appelée méthodologie, cette « démarche » – terme que je choisis délibérément ici, afin de signifier davantage le processus de pensée que l'articulation de méthodes<sup>8</sup> – comporte inévitablement la description de la « posture » du chercheur. En d'autres termes : toute recherche est « située ». Et plus le chercheur est impliqué dans celle-ci, plus sa posture gagnera à être explicitée. Qu'il s'agisse de son *background*, mais aussi de l'origine du questionnement de recherche (ne dit-on pas que toute thèse est d'abord une thèse sur soi ?), et bien-sûr, de la posture telle qu'elle s'est entrée dans la rencontre de l'autre.

Plus précisément, il semble que des éléments soient essentiels à toute présentation de cas. Cela évite certainement des malentendus, mais aussi, s'inscrit à l'encontre de ce que l'on retrouve parfois en psychanalyse, source de reproches – comme sans doute dans d'autres champs d'étude –, soit le vase clos au sein duquel les adeptes parlent le même langage, un langage potentiellement hermétique. Parfois même, la confortable illusion d'une unanimité ou alors, la crainte de se mettre à nu pourra alimenter une carence de l'élaboration. Au-delà du malaise potentiellement suscité chez les personnes extérieures à la discipline, un risque plus important me semble à situer au niveau de la rigueur. En effet, par des sous-entendus et par conviction préalable, l'on peut aisément éviter de se prêter à une véritable démarche critique, omettre des aspects qui ne vont pas dans le sens de nos hypothèses... Autant de biais qui ont été décrits par la recherche qualitative : biais d'élite (le choix d'un cas peu représentatif mais présenté comme tel), biais relatif à l'assimilation des participants aux idées du chercheur, etc. (Miles & Huberman, 2005).

L'on pourrait résumer ces éléments essentiels à la transparence d'une étude de cas comme suit :

- décrire le contexte du cas clinique présenté. S'agit-il du cadre d'un bureau privé ou institutionnel ? Qu'en est-il du nombre et de la fréquence des rencontres ? Où en est le suivi ou la cure ? Etc. Mais au-delà de cette description, il s'agit de tenir compte de

l'influence de ce contexte – celui de la rencontre, à la fois au niveau conscient et au niveau inconscient – tout au long de la présentation du cas ;

- distinguer l'événementiel de l'interprétatif. Cela apparaît tout à fait possible en préservant un style plus ou moins littéraire, soit par le simple emploi du conditionnel ;
- nommer, s'il y a lieu, les stratégies qui ont permis d'en arriver à une démarche rigoureuse. Ce pourrait être, par exemple, en mentionnant comment tel aspect éclairant du contre-transfert aura été mis en évidence lors d'une présentation du cas devant des collègues, ou alors, en intervision ;
- Préciser comment l'auteur a pu retracer ce cas. S'agit-il d'un effort de rappel en après-coup ou d'une prise de notes extensive au fur et à mesure ? En effet, ici apparaît un autre élément fondamental de la pratique clinique psychanalytique (qui bien-sûr inclut grandement le contre-transfert). La posture psychanalytique me semble sous-tendue par la qualité de la « présence » du chercheur comme stratégie de recueil de « données ». Ce qui est consigné à l'écrit au dossier, qu'il soit officiel ou officieux (notes cliniques) témoigne d'une traduction – au sens fort – de ce qui s'est passé en séance, ce qui aura été observé de l'autre et de soi, autant que ce qui aura été dit et entendu (noter ici l'écart incontournable entre ce « dit » et cet « entendu »). Cette présence à soi et à l'autre, théorisée par la phénoménologie (voir par ex. Huber, 2008), mériterait certainement un approfondissement de ses liens avec l'approche psychanalytique ;
- respecter l'anonymat : un exercice difficile et un deuil. Puisque la question éthique est aussi essentielle dans l'étude de cas clinique qu'en recherche institutionnelle, il est nécessaire de bien circonscrire de quel ordre ont été les modifications ou omissions, afin de préserver l'anonymat du cas présenté (non seulement le patient mais bien-sûr ses proches). Si cela paraît relever d'une évidence, reste que les auteurs ne décrivent pas toujours ce travail, ce qui fait parfois douter le lecteur de l'effort accompli en ce sens. Il s'agit bien d'un effort, puisque bien souvent, « ce qui fait l'originalité du cas (...) est justement ce qui fait que l'auteur a envie de le publier » (Humery, 2006, p. 85) ;
- justifier le choix du cas. Les recherches universitaires prendront régulièrement, dans l'orientation psychanalytique, la forme d'études de cas unique ou multiples. En effet, une analyse de la dynamique psychique sous-jacente à tel ou tel phénomène nécessite, d'une part, des rencontres répétées avec des participants, et d'autre part, la mise en place de conditions permettant une élaboration au plus proche de la libre association de la part de ceux-ci. Ce faisant, il est tout à fait logique de penser qu'un nombre restreint de cas (pouvant aller jusqu'au cas unique) sera plus avantageux qu'un « n » élevé. Du reste, le choix de tel cas plutôt que de tel autre a intérêt à être justifié. Quelle valeur particulière est attribuée à ce ou ces participants (ce qui réfère aux critères de sélection de celui-ci ou de ceux-ci) pour témoigner d'une problématique plus large ? Pour les cliniciens, il s'agira de se demander pourquoi tel patient plutôt que tel autre aura suffisamment retenu l'attention pour fonder une étude de cas. Cela rejoint de nouveau des critères de rigueur en recherche qualitative, soit la transparence et la réflexivité (incluant, dans ce cadre, l'analyse du contre-transfert).

Du reste, au-delà de la rigueur intrinsèque à la démarche de l'étude de cas, il s'agit ici – comme c'est le cas en recherche qualitative jusqu'à ce jour – de fonder une (voire des) approche(s) rigoureuse(s), transmissible(s), à la fois pour l'œil critique de collègues d'autres allégeances théorico-cliniques que pour les étudiants, les stagiaires, etc. Je reviens ici à ce cher Freud : s'il a prêté le flanc à tant de critiques, est-ce justement par cet effort – jamais sans risque – de transparence ?

<sup>7</sup> Ici, nous parlons de « bricolage » au sens où le chercheur, loin de concocter une nouvelle approche de recherche par pur plaisir, tend à ajuster le plus possible sa méthodologie et son devis à son objet d'étude. Cela est notamment dicté par la validité de la recherche qualitative qui, de façon générale, aspire à la meilleure adéquation possible entre les choix méthodologiques et l'objet d'étude. On est dès lors au plus loin des devis préformatés, ou alors, de la tendance en recherche dite scientifique à répliquer des études antérieures.

<sup>8</sup> Une démarche est un manière de conduire un raisonnement, de progresser vers un but par le cheminement de la pensée (Larousse).

#### 4. Du lieu de la fertilité : construire un cas, entre transcription et création

*Quatrième proposition.* Si un cas se construit dans l'après-coup de la rencontre analytique, il se construit aussi en parallèle à cette rencontre : à travers le mouvement réflexif du clinicien, mais aussi la « trace » de ce mouvement dans les notes cliniques. Ce travail en deux temps serait à relier à celui du chercheur qualitatif.

Présenter une étude de cas, c'est témoigner d'une rencontre. En d'autres termes, le « cas » est en définitive la rencontre entre le chercheur et son participant, entre le clinicien et son patient. Mais quel est le lieu de cette construction ?

En recherche qualitative, le « journal de bord » (Baribeau, 2005) est souvent présenté comme un objet quelque peu mythique. Posé comme garant de l'encadrement de la subjectivité, bien souvent, le lecteur n'en saura pas davantage sur son utilisation concrète par le chercheur. Bien-sûr, en théorie, l'on propose qu'ici est laissée une trace du travail réflexif du chercheur – sous-entendu que celle-ci pourrait être revisitée par des pairs, par des tiers. Mais dans les faits, lors de la mise en forme du travail de recherche (rapport de recherche, article, thèse, etc.), le statut de ce journal demeure assez nébuleux. Pourrait-on oser la comparaison entre des notes prises pour soi, comme clinicien, et le journal de bord en tant qu'outil fondamental de recherche qualitative, en tant que lieu de la construction du cas ?

Au cours d'une recherche qualitative, l'analyse rigoureuse du matériel se fera de façon systématique et exhaustive. Ceci est possible grâce à l'enregistrement et la transcription des entretiens. Le dispositif de recherche permettrait de se concentrer davantage sur la rencontre intersubjective, dans l'ici-maintenant de celle-ci, puisque l'enregistrement permet par la suite de réinvestir le mot à mot de l'entretien. De cette rencontre, le chercheur gardera une trace dans son journal de bord.

Lorsque l'on considère deux processus distincts dans l'analyse qualitative, déjà apparaît une façon de faire exemplaire de la distinction entre la place de la subjectivité et la tendance vers l'objectivité. Cela m'apparaît à relier à l'idée que « toute épistémologie doit (...) rendre compte à la fois du fond herméneutique de la science et de son aliénation méthodique » (Ipperciel, 1997, p. 108). Il s'agit donc ici d'une complémentarité entre la démarche créative et la contrainte d'un travail se voulant plus objectif.

Dans le journal de bord, l'expérience m'a montré que se déploie le cœur de l'analyse, alors que dans le travail classique d'analyse descriptive ou conceptuelle des données (soit une déconstruction/reconstruction du matériel sujet à l'analyse) (Paillé & Mucchielli, 2016), il s'agit davantage d'une mise en forme à partir de ce qui a été dit, transcrit. Dans un second temps, le lien avec la théorie existante pourra être tissé, le plus souvent sous forme de discussion des résultats. La démarche que je propose (et défends) ici est un peu différente. En effet, si le classement et la réduction des données selon une méthode d'analyse systématique et exhaustive demeurent nécessaires pour le chercheur, reste que dès les premiers temps de l'analyse, le journal de bord permettra de consigner ses intuitions, ses ressentis, des liens avec d'autres pans du matériel, avec des concepts, etc. En ce sens, c'est au sein de ce journal que se *construisent* véritablement les résultats ; celui-ci serait le lieu incontournable de la fertilité du nouveau savoir proposé. Toutefois, ces résultats seront aussi arrimés avec l'analyse plus systématique d'un matériel brut, vers laquelle le chercheur fera des retours pour appuyer sa compréhension et sa progressive conceptualisation.

Il est clair dans ce qui précède que cette façon d'aborder la recherche qualitative est inspirée de l'expérience clinique psychanalytique. Néanmoins, malgré certaines divergences entre

recherche et clinique, à commencer par la liberté et la richesse de l'analyse que permet la trace audio des entretiens menés, il m'apparaît que la pratique de la recherche qualitative aura inspiré la formalisation du travail accompli pour rendre compte d'une étude de cas clinique. En effet, la notion d'un travail en deux temps, l'un plus objectif et plus proche du « donné à voir et à entendre », et l'autre, fondamentalement subjectif et interprétatif qui permet que se déploie véritablement le cas en tant que construction à partir d'une rencontre, m'est apparue nécessaire. Plus encore, au niveau de la rigueur, en recherche qualitative comme dans une étude de cas clinique, il semble que ce souci de conserver des traces plus objectives (par exemple, certaines citations) des rencontres, afin d'appuyer la construction du cas (dans une démarche itérative du retour vers le « matériel brut »), est tout à fait souhaitable. Ceci, en parallèle à l'importance de réaffirmer la valeur heuristique et créative inhérente à la rencontre en tant que telle, puis la traduction de celle-ci au sein de notes cliniques.

#### 5. Toute vérité n'est pas bonne à dire : la valeur heuristique de l'étude de cas

*Cinquième proposition.* Le cas n'est pas « l'étude de cas » : réflexion sur la place de la théorie.

L'on pourrait penser que lorsqu'un clinicien décide de rendre compte d'un cas, il n'a qu'à mettre par écrit celui-ci, tel qu'il s'est dévoilé puis construit dans le suivi thérapeutique ou la cure. À mon avis, toutefois, la démarche de « recherche » est inévitablement plus complexe. Rendre compte d'un cas, c'est opérer sur celui-ci une nouvelle analyse et donc, une nouvelle traduction. En ce sens, la méthode qualitative de transmission de résultats et de discussion de ceux-ci apparaît inspirante. Qu'est-ce qui appartient au cas, tel que construit par le clinicien (l'équivalent des « résultats » de recherche), et quand entre en ligne de compte la référence aux théories existantes (l'équivalent de la discussion des résultats – même si elle pourra avoir lieu au fur et à mesure de la présentation du cas) ?

Outre cette distinction claire entre le récit du cas (on comprend ici qu'il s'agit toujours d'une « construction », dans la perspective qui est la nôtre) et sa théorisation, la pertinence de l'étude de cas (au sens où l'« étude » signifie qu'une démarche de recherche est présentée) devrait être explicitée. Combien de fois lit-on des études de cas avec la vague impression que l'objectif (inconscient ?) était de retrouver avec jubilation la théorie existante ? D'ailleurs, quel clinicien pourrait se targuer de n'avoir pas été pris dans cette euphorie de la redécouverte (voir la confirmation) au début de sa pratique (ou même, de son expérience d'analyse personnelle) ? Mais l'on s'attend à plus, dans l'étude de cas. La notion phénoménologique de « dialogue » (Thérien, 1997) est ici éclairante. Mettre en dialogue le cas et la théorie existante impose justement une distance – qui s'oppose au risque de placage théorique. Cette distance est fondamentale pour la pensée, pour la réflexivité, et à terme, pour signifier un tant soit peu que chaque sujet demeure unique, même si la recherche tend à mettre en exergue des fondamentaux, des savoirs potentiellement généralisables. En d'autres termes, ce n'est plus la correspondance parfaite entre cas et théorie qui est recherchée ; ce qui nous ramène du côté de la psychanalyse, et plus précisément de l'incontournable « reste » corollaire de la nomination par un signifiant. L'on pourrait représenter ainsi ce passage du cas relaté à la recherche comme telle, médiatisé par le dialogue avec la théorie (Fig. 2).

Ce dialogue a aussi pour vertu de faire en sorte que la théorie invoquée pour asseoir la construction proposée le soit non pas à la façon d'une preuve, mais en raison de la valeur heuristique de cette

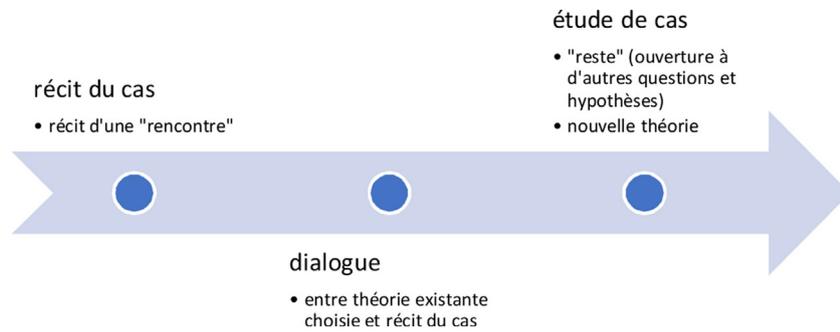


Fig. 2. Le dialogue comme passage du récit à l'étude de cas.

mise en relation. En ce sens, il m'apparaît que le chercheur qualitatif, comme le clinicien d'orientation psychanalytique, se distingue du chercheur positiviste pour lequel l'exhaustivité de la recension des écrits au préalable a pour but de situer un point à partir duquel l'on poursuit un travail de recherche selon une trajectoire prétendue unique, rassembleuse des chercheurs en un domaine précis. À l'inverse, le chercheur qualitatif sollicitera la théorie pertinente (il s'agit donc d'un choix délibéré et restrictif), dans le but de la mettre au travail dans l'interaction avec le cas présenté.

## 6. Une question d'humilité

*Sixième proposition. En recherche qualitative comme en psychanalyse, les résultats constituent des hypothèses.*

La recherche qualitative a été régulièrement considérée comme exploratoire. Explorer serait une première étape, pour ensuite effectuer une « vraie recherche » (entendre scientifique et quantitative) en psychologie. Cette perception est encore actuelle dans certains milieux de recherche. Elle a toutefois comme inconvénient la vision limitative de l'approche qualitative des thèmes à l'étude, laquelle ne pourrait se suffire à elle-même.

À l'inverse, [Ipperciel \(1997, p. 115\)](#) affirme : « La fécondité de la psychanalyse se démontre avant tout dans sa capacité d'engendrer de nouvelles perspectives et hypothèses ». De fait, explorer, c'est le propre de la clinique psychanalytique. Cette exploration est liée à la vision du renouvellement constant de la rencontre, avec et par le patient, plutôt qu'une anamnèse suivie d'un traitement en fonction de la symptomatologie repérée. Est-ce à dire que rien ne tient de la théorie, de l'approche, et que tout est toujours à recommencer ? Bien sûr que non, mais c'est la possibilité que peut se donner le clinicien d'orientation psychanalytique de justement mettre de côté ses aprioris (ce qui réfère de nouveau à un concept fort bien décrit en phénoménologie : l'épochè) pour découvrir quelque chose de propre au sujet rencontré.

Il s'agit donc de générer des hypothèses... lesquelles seront revisitées en après-coup, au cours des séances subséquentes, mais également dans la foulée du réinvestissement de ces hypothèses avec d'autres patients. Les cliniciens d'orientation psychanalytique sont donc particulièrement à l'aise avec ce doute, ce flottement qu'on pourrait considérer comme partie intégrante de leur posture. Je propose ici que cette posture puisse être adoptée en recherche universitaire d'orientation psychanalytique. Que le fait de générer des hypothèses et non des preuves soit tout à fait valorisé et surtout nommé et assumé. Nous avons d'ailleurs déconstruit ci-dessus la croyance en l'impossible généralisation dans ce type de recherche en introduisant les notions de temporalité et d'itérativité.

## 7. L'étude de cas, à la croisée de la clinique psychanalytique et de la recherche universitaire

*Septième proposition. Inspiré par la psychanalyse, le potentiel de la recherche qualitative, en particulier celle qui consiste en des études de cas, demeure sous-estimé.*

Une approche clinique, inspirée de la posture psychanalytique, semble définitivement possible en recherche qualitative universitaire. En ce sens, sans nier la richesse des études de cas cliniques menées à partir de la pratique du clinicien, la recherche universitaire apparaît régulièrement insuffisamment valorisée. Entre l'arbre (la recherche classique universitaire et son idéal d'objectivité) et l'écorce (la pratique psychanalytique, en particulier la cure), il est aisé de la considérer comme déficitaire d'un côté comme de l'autre. À mon avis, les études de cas (unique ou multiples) menées dans un cadre empirique constituent plutôt une opportunité d'une double richesse. D'une part, l'enregistrement des entretiens peut s'avérer d'une grande valeur, de par la possibilité offerte de revisiter le matériel brut de la rencontre. D'autre part, la posture clinique, lorsqu'adoptée par le chercheur, produira une riche construction fondée sur la rencontre, au moment de l'entretien de recherche, puis des analyses, et même, à l'étape de la mise en forme des résultats et de leur discussion.

C'est que l'écoute psychanalytique nous apparaît atteignable en recherche, dans la mesure où le chercheur est ouvert à mener des entretiens non directifs ([Chiland, 2006](#)). Celle-ci peut permettre une analyse à deux niveaux, l'un plus événementiel à partir du récit par le participant, l'autre plus inférentiel à partir de la « construction » de la rencontre ([Gilbert, 2007](#)). La prise en compte plus systématique de l'événementiel et donc, du récit, serait propice à la contextualisation du cas – on pense ici, par exemple, à la complexité engendrée par la référence au contexte socioculturel.

Du reste, il est clair que le cadre de l'entretien demeure fondamentalement différent. Néanmoins, la recherche qualitative d'orientation psychanalytique, de même sans doute que toutes les transgressions (ou innovations ?) par rapport au cadre traditionnel de la psychanalyse – sous-entendu, celui de la cure – souffre, à mon avis, du syndrome de l'imposteur. Pourtant, certains aspects du cadre de la recherche semblent ouvrir, pour les participants, à une liberté de parole – fortement souhaitée, parfois même en vain, chez les patients. J'ai lu avec bonheur, il y a un an, la confirmation de ce que je pensais tout bas : les participants nous livrent d'autant plus dans le cadre de la recherche qu'ils savent qu'ils ne seront plus confrontés à nous dans leur quotidien, leur vraie vie. Il s'agirait dès lors d'« ouvrir la voie à une liberté d'investissement de la situation et à une liberté de parole » ([Kaswin, 2018, p. 47](#)). C'est dire qu'en recherche, une liberté se retrouve pour les participants, en particulier pour des individus qui ne seront pas nécessairement disponibles pour se prêter à une analyse ou même, pour s'engager

dans une psychothérapie. Cela n'est pas sans lien – tel que discuté ailleurs (Gilbert, 2009) – avec la remise en question de l'assertion à l'effet qu'en recherche, la « demande » n'est pas celle du participant mais bien celle du chercheur. Il nous apparaît qu'au sens psychanalytique du terme (demande), il en est autrement. S'il ne s'agit pas d'une demande similaire à celle du patient qui consulte, il y aurait tout de même une demande souvent non explicite sous ce désir d'être entendu.

## 8. En guise de conclusion

*Plaidoyer pour l'ouverture explicite de la psychanalyse à d'autres disciplines : un potentiel de « rencontres » fertiles.*

En corollaire de ce qui précède, il m'apparaît que la recherche qualitative d'orientation psychanalytique pourrait donner lieu à des avancées importantes pour la psychanalyse, notamment par la possibilité de rencontrer des populations le plus souvent étrangères aux bureaux des cliniciens.

Un petit détour s'impose pour aborder cet aspect... La psychanalyse est née d'une convergence entre disciplines. En témoignent les références nombreuses freudiennes et lacaniennes à la philosophie, à la littérature, à la mythologie, etc. Ces dialogues ont d'ailleurs certainement grandement enrichi cette discipline et viennent sans doute contredire les critiques qui proposent que la psychanalyse évolue en vase clos... du moins, jadis. Mais en est-il toujours ainsi, aujourd'hui ? Trop rares sont les auteurs qui vont faire référence, au sein de leurs écrits psychanalytiques, à d'autres disciplines. Quelques-uns se démarquent toutefois ; pour ceux-ci la philosophie, l'anthropologie ou alors les arts seront mis à contribution. Le présent article aura, de même, suggéré la contribution qui m'apparaît essentielle du regard phénoménologique sur la posture et la démarche du chercheur-clinicien.

Personnellement, mes recherches ont toujours été menées à partir de problématiques considérées davantage sous l'angle social – par exemple, l'itinérance et la précarité. Dans ce champ, la psychanalyse a fait d'heureuses incursions par certains auteurs, à partir bien souvent de leur expérience clinique. C'est le cas de Jean Furtos, Olivier Douville, Serge Lesourd, Marie-Jean Sauret, Frédéric de Rivoyre, etc. Dans le cas particulier de Patrick Declerck (2001), l'originalité de la démarche tient à une réelle approche ethnographique, qui a permis d'en arriver à une riche élaboration et conceptualisation de l'itinérance. En d'autres termes, il s'agit ici non seulement d'une ouverture à une problématique où s'entrecroisent les enjeux individuels et socioculturels, mais également, à une méthode qui est peu exploitée par la recherche psychanalytique.

Si la recherche plus fondamentale en psychanalyse demeure inévitablement d'actualité, il m'apparaît que la psychanalyse a une place de choix dans plusieurs débats sociétaux actuels (voir aussi Van de Maren, 2012). Et ce, non seulement à partir de théories établies, mais certainement à partir de cas, qu'il s'agisse de patients ou alors de participants recrutés pour une recherche plus formalisée. De telles études de cas pourraient nous permettre de questionner autrement des problématiques d'actualité. Je pense ici à l'environnement, aux inégalités sociales Nord-Sud, à la violence sociale et à sa persistance sous toutes ses formes. Je pense aussi à la déconstruction des diagnostics figés et descriptifs qui, pour bien des cliniciens d'orientation psychanalytique, voilent les véritables enjeux sous-jacents à la souffrance des patients (pour n'en nommer qu'un exemple, pensons aux troubles de personnalité limite).

Nous l'avons vu, la psychanalyse est riche d'enseignements, voire même, de fondements non seulement compatibles, mais tout à fait fertiles pour la recherche qualitative. Du reste, à mon humble avis, la psychanalyse pourrait également poursuivre ce mouvement que je peux observer actuellement d'ouverture non seulement aux autres disciplines, mais plus spécifiquement à un monde de la recherche scientifique qui a évolué, s'est grandement ouvert. Les modalités de cette rencontre demeurent à définir, mais il demeure important de prendre en compte qu'un véritable « dialogue », au sens d'un échange et d'une certaine réciprocité, est nécessaire.

## Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

## Références

- Anadón, M. (2006). La recherche dite « qualitative » : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches qualitatives*, 26(1), 5–31.
- Baribeau, C. (2005). Le journal de bord du chercheur. *Recherches qualitatives, Hors Série*, 2, 98–114.
- Brunet, L. (2009). La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapies psychanalytiques. Réflexions d'un psychanalyste et chercheur. *Filigiane*, 18(2), 70–85.
- Camic, P. M., Rhodes, J. E., & Yardley, L. (2003). *Qualitative Research in Psychology*. Washington: American Psychological Association.
- Chiland, C. (2006). *L'entretien clinique*. Paris: Presses universitaires de France.
- Dame, I., & Thiboutot, C. (2016). Le cinéma et la recherche en sciences humaines. *Une exploration à partir de l'œuvre de Krzysztof Kieslowski*. *Recherches qualitatives*, 35(2), 123–144.
- Delisle, G. (2002). De la gestalt-thérapie à la PGRO. *Revue Gestalt*, 22(1), 87–104.
- Denzin, N., & Lincoln, Y. S. (2005). *Handbook of Qualitative Research*. Sage: Thousand Oaks, California.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris: Flammarion.
- Drapeau, M., & Letendre, R. (2001). Quelques propositions inspirées de la psychanalyse pour augmenter la rigueur en recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, 22, 73–92.
- Freud, S. (1905). *Cinq psychanalyses*. Paris: Presses universitaires de France 1905, 1909/1995.
- Declerck, P. (2001). *Les naufragés*. Paris: Plon.
- Gilbert, S. (2007). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'exemple de l'itinérance des jeunes adultes. *Recherches qualitatives, Hors Série*, 3, 274–286.
- Gilbert, S. (2009). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'apport heuristique de rencontres intersubjectives. *Recherches qualitatives*, 28(3), 19–39.
- Huber, G. (2008). Pour une métaphysique de la présence. *Les études philosophiques*, 87(4), 451–461.
- Kaswin, E. (2018). Le double cadre : le processus de la consultation au CCTP Jean-Favreau. *Filigiane*, 27(2), 39–54.
- Laplanche, J. (2004). Pour la psychanalyse à l'université. *Recherches en psychanalyse*, 1(1), 9–13.
- Miles, M. B., & Huberman, A. M. (2005). *Analyse des données qualitatives* (2<sup>e</sup> éd.). Bruxelles: De Boeck.
- Humery, R. (2006). La problématique du cas singulier. In O. Bourguignon & M. Bydlowski (Eds.), *La recherche clinique en psychopathologie* (pp. 71–91). Paris: Presses universitaires de France.
- Ipperciel, D. (1997). Herméneutique, science et psychanalyse. *Laval théologique et philosophique*, 53(1), 103–117.
- Meyor, C. (2007). Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique. *Recherches qualitatives, Hors Série*, 4, 103–118.
- Morrow, S. L. (2005). Quality and trustworthiness in qualitative research in counseling psychology. *Journal of Counseling Psychology*, 52(2), 250–260.
- Ngô, T.-L. (2013). Les thérapies basées sur l'acceptation et la pleine conscience. *Santé mentale au Québec*, 38(2), 35–63.
- Onfray, M. (2010). *Le Crépuscule d'une idole*. Paris: Grasset.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin.
- Roussillon, R. (2007). Recherche et exploration en psychanalyse. In M. Emmanuelli & R. Perron (Eds.), *La recherche en psychanalyse* (pp. 103–126). Paris: Presses universitaires de France.
- Thérien, C. (1997). Gadamer et la phénoménologie du dialogue. *Laval théologique et philosophique*, 53(1), 167–180.
- Van de Maren, J.-M. (2012). Historique des perspectives de recherche : de la vérité aux énoncés hypothétiques. *Recherches qualitatives, Hors Série*, 12, 9–28.